

XYZ. La revue de la nouvelle

Cocon en sous-location

Francine Pelletier



Numéro 22, mai-été 1990

Chambre à louer

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, F. (1990). Cocon en sous-location. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (22), 29–32.

La voix neutre répète encore, inlassable : « Pour ouvrir la porte, veuillez insérer votre carte-débit à l'endroit indiqué. » Jennifer regarde sans y croire la porte de plexi qui lui restera fermée, l'enseigne lumineuse du bistrot où elle est venue si souvent, la carte beige et brune qu'elle tient inutilement entre ses doigts, qu'elle s'étonne de découvrir aussi crasseuse. C'est que la carte a beaucoup servi, ces temps derniers, surtout à vider le compte bancaire. À travers la vitrine du bistrot, elle aperçoit Sophie dans son uniforme immaculé. Séparées par la vitre, elles échangent un regard. « Désolé », prononcent les lèvres de la serveuse. Évidemment, elle pouvait refiler un plat sous le comptoir mais elle ne peut pas remplir un compte en banque. Le patron survient — un grognon, pingre en plus pour avoir fait installer pareil système de contrôle.

Sophie se détourne et Jennifer reste seule derrière la vitre dans laquelle elle aperçoit soudain le reflet d'un robot de surveillance. Sur le plancher lisse de la rue, ses roulettes n'ont fait aucun bruit et l'engin reste là, levant vers Jennifer l'une de ses caméras mobiles. La jeune femme se remet en mouvement, d'un pas indifférent, terriblement consciente de ses vêtements froissés, de l'odeur qui s'en dégage. Ce n'est pas sa faute si le patron du dernier resto où elle a travaillé avait les mains baladeuses. On a sa dignité. Plus de job, hier plus de chambre faute de payer le loyer. Trouver du travail, c'est bien joli, elle y arrivera — mais en attendant, elle a faim et elle est si lasse : elle n'a pas osé s'endormir sur le banc d'un parc, car la surveillance redouble pendant la « nuit », c'est-à-dire quand la majorité de la population a regagné son domicile. Les SSMS — services de sécurité du Montréal souterrain — ont pour mot d'ordre l'efficacité. Enfin. Elle a entendu parler d'une gargote, en surface, dont le patron acceptera ses derniers dollars de métal.

Sur l'avenue large, vivement éclairée par les néons des vitrines, les passants se pressent entre les plantes en pot, s'écartant docilement au klaxon d'un véhicule électrique. Jennifer se coule dans le flot pour se laisser porter jusqu'au prochain ascenseur.

Dernier niveau avant la chaussée. Entre les issues du parking et les échoppes utilitaires, s'ouvrent parfois d'étroits couloirs piqués

d'une discrète affiche: *sortie*. Jennifer n'a pas mis les pieds en surface depuis des années.

Pas de chance: il pleut. L'averse ruisselle contre les portes vitrées, en haut de l'escalier de béton dont les marches sont poisseuses, comme si les souliers des passants apportaient avec eux la souillure de l'extérieur quand ils rentrent. Dans ce vestibule étroit, Jennifer n'est pas seule: deux clochards, un vieux vêtu d'une absurde redingote noire et coiffé d'un chapeau tout cabossé; un plus jeune à l'air complètement hagard, le visage caché sous un rideau de cheveux gras. Il s'avance vers Jennifer.

— Ils sont parmi nous.

Entre les mèches brunâtres de la tignasse du clochard, Jennifer découvre des yeux brillants. Mais déjà le fou ne la regarde plus, ses yeux désignent le bout de papier qu'il tient entre les mains. C'est une photo froissée manifestement découpée dans un journal, représentant une créature monstrueuse: des pattes griffues tendues vers l'objectif, une face grimaçante dotée de crocs acérés, une épaisse toison lui couvre tout le corps.

— Ils sont venus punir l'humanité de ses péchés, ils nous dévoreront tous jusqu'au dernier, chuchote le clochard, sans préciser si le « ils » en question désigne les démons de l'enfer ou d'hypothétiques extraterrestres.

Jennifer lui tourne le dos avec cet air de ne rien voir ni entendre qui s'acquiert à force de fréquenter les parcs de la métropole. L'autre ne se laisse pas démonter.

— Ils croissent dans un cocon, chrysalides des papillons de l'Apocalypse.

Un pas dans l'escalier, Jennifer jette un coup d'oeil machinal pour apercevoir un jeune homme aux cheveux d'un blanc rosâtre. Au-dessus de l'ouverture du couloir, elle note la présence d'une caméra qu'elle n'a pas remarquée en entrant. Les traces humides en provenance de l'extérieur s'arrêtent juste sous la caméra, comme si la vigilance des SSMS formait un mur impénétrable.

Le nouveau venu grimpe les degrés quatre à quatre et s'arrête près de Jennifer. Il regarde la photo d'un oeil narquois.

— Eh, mais c'est Alfribias, le monstre de la nuit rouge! T'as vu la pièce?

Jennifer secoue négativement la tête. Le clochard marmonne, le jeune homme lui flanque une bourrade.

— Qu'est-ce que t'en dis, le fou ?

L'interpellé redresse la tête, son regard est presque brûlant.

— Je dis que tous ces gens qui ont disparu se trouvent bien quelque part.

Le jeune homme éclate d'un rire moqueur puis, l'averse ayant cessé, pousse l'une des portes et laisse pénétrer un brusque souffle humide chargé d'odeurs. Les clochards le suivent à pas lents; Jennifer hésite.

Les *drop-out* ne sont pas admis dans la ville intérieure, et l'œil de la caméra qui la guette, au pied de l'escalier, donne un aspect définitif au passage du seuil. Mais le jeune homme aux cheveux blancs n'est pas un clochard, elle non plus, il doit bien y avoir moyen de reprendre sa place dans la cité.

Dehors, la soudaine clarté du soleil la surprend, lumière éclatante sur les débris de verre et les murs de béton, chaleur moite qui tombe brutalement entre deux nuages. Les déchets plaqués au sol par l'averse sont spongieux sous les pas.



Elle a mangé. La gargote annoncée par elle-ne-sait-plus-qui était fermée, mais le vieux clochard lui a servi de guide jusqu'à la soupe populaire. Bien sûr, elle a commencé par poser la question rituelle: « Vous n'auriez pas du travail pour moi ? » Mais la femme qui supervisait le service dans la cafétéria dénudée lui a répondu que ses employés étaient bénévoles. Bénévoles! Tant qu'à bosser pour rien, autant ne pas bosser du tout.

Elle n'est pas retournée vers l'entrée de la ville. Ce qui l'attend, lorsqu'elle tentera de passer le seuil vers l'intérieur, l'effraye trop pour qu'elle s'y prête maintenant. Quelle alarme son passage déclenchera-t-il, quelle porte se fermera devant son nez? Quels passants crieront au scandale, parce que son pantalon de toile est taché, son chemisier crasseux et que ses cheveux emmêlés auraient besoin d'être lavés? Elle essaiera plus tard, demain. Pour l'instant, elle est trop fatiguée, elle ne veut que dormir dans un coin. Ici, aucune vitrine pour la tenter avec ses bijoux de pacotille, ses sucreries

et ses vêtements à des prix inabordables. Les vitres éclatées de certains immeubles à l'abandon ont été remplacées par des volets de fortune derrière lesquels se perçoivent parfois un bruit de voix ou les pleurs d'un enfant. Jennifer s'écarte de ces lieux habités, elle n'ira pas squatter avec les guenilleux et compromettre ainsi ses chances de réintégrer la ville intérieure.

Une forme arrondie l'attire au fond d'une ruelle. Elle se penche, écarte les déchets qui dissimulent à moitié cette chose étrange. On dirait du plastique à peine sali par son séjour à l'extérieur. Ovale, fissuré sur toute sa longueur comme un grain de café — du café blanc. Un cocon vide. À quoi pouvait servir cette curieuse enveloppe ? À quelle bête monstrueuse tirée du cauchemar d'un clochard fou ? Comment donc le jeune homme a-t-il nommé la bête, Alfribias, le monstre de la nuit rouge...

« *Tous ces gens qui ont disparu se trouvent bien quelque part.* » Jennifer frissonne, bien malgré elle. L'obscurité s'étend sur l'étroite ruelle, la nuit ne va pas tarder à tomber sur la ville extérieure. La nuit. Sous ses pieds, la vie va continuer jusqu'au matin, les néons ne changeront pas de clarté, il y aura tout juste un peu moins de gens dans les rues. Ici... Le cocon est léger entre ses mains, elle pourrait l'emporter — mais pour aller où ? Tant pis pour les monstres qui habitent ces rues, elle est trop épuisée pour chercher à fuir.

La fissure s'agrandit juste un peu entre ses mains. Elle s'y glisse. La surface intérieure est lisse et chaude, elle a conservé la chaleur du soleil. Un cocon pour dormir, pour échapper à la nuit.



Le mystère du cocon enfin résolu :

Il semble que le zèle d'un machiniste soit à l'origine de l'étrange disparition du cocon d'Alfribias dans la pièce le Monstre de la nuit rouge présentée au théâtre de la Caverne. En effet, un employé aurait tout simplement mis cet élément de décor... à la poubelle ! C'est ce qu'a déclaré monsieur Farge, directeur de la troupe, affirmant que les SSMS étaient présentement sur la piste du cocon disparu. Nul doute que l'objet sera très bientôt retrouvé, et le ou les coupable(s) châtié(s).